

Les grammaires émotionnelles de la Guerre froide vue d'en bas

Michel Hastings

C'était le temps des monographies locales : Novis, Chanzeaux, Orgères, Peyranne, Plodemet¹. Dans les années 1950-1960, de nombreuses enquêtes ont cru trouver dans le village, l'échelon adéquat pour saisir la dialectique des forces du changement et de la tradition qui traversaient alors la société française. La France de l'après-guerre y croisait celle des Trente Glorieuses sous le « microscope du local », et ces vues d'en bas restituaient l'image de communautés rurales travaillées par des « cohabitations d'historicité », dans lesquelles se conjugaient héritages et ruptures. Si la nationalisation de la vie politique faisait progressivement son entrée au village, perturbant souvent de vieux antagonismes locaux, les échos de la scène internationale y semblaient en revanche totalement absents. Une telle étanchéité du local à l'histoire du monde est curieuse. Serait-elle une illusion d'optique, le résultat de biais méthodologiques, le produit d'un aveuglement épistémologique consistant à ériger le village en isolat socio-culturellement autosuffisant ? Récemment Philippe Braud, dans le cadre d'une démarche où l'autobiographie se mêle à l'enquête sociologique, dresse la chronique des années 50 de Saint-Hilaire-du-Bois en Anjou, le village de son enfance, et se souvient : « Mon père avait la fâcheuse habitude de lire son journal à table, largement déplié. J'ai réussi à déchiffrer un titre énorme, qui barrait la première page du *Courrier de l'Ouest* : « Berlin : situation critique ». J'ai demandé ce que signifiait : situation critique. Ma mère m'a répondu : c'est quand on est juste à la veille de la guerre. Vague inquiétude de ma part : la guerre, c'est quoi au juste ? Mais les méchants sont de toute évidence les communistes de Staline [...] Si la mémoire de l'Occupation alimente les conversations en nombreuses anecdotes

1. Mendras Henri, *Etudes de sociologie rurale*, Paris, Cahiers de la FNSP, n° 40, Armand Colin, 1953 ; Wylie Laurence, *Un village du Vaucluse* [1957], Paris, Gallimard, 1968 ; du même auteur, *Chanzeaux, village d'Anjou*, Paris, Gallimard, 1970 ; Morin Edgar, *Commune en France. La métamorphose de Plodemet*, Paris, Fayard, 1967.

ou en fréquents rappels de la difficulté des temps, elle n'a aucun effet perceptible sur les comportements électoraux, à la différence de la peur du communisme qui fait pratiquement l'unanimité. Les descriptions de la situation en URSS qui ont cours dans la presse font froid dans le dos à tout le monde. Les paysans redoutent comme un mal absolu la collectivisation des terres, les artisans et petits commerçants tiennent à garder l'indépendance de leur boutique, les catholiques fervents sont indignés par les procès spectaculaires intentés aux évêques de l'Église du silence². » La Guerre froide, présente dans les souvenirs de l'auteur à travers cette seule anecdote, fait ainsi, à l'époque, l'objet d'une réinterprétation locale, mobilisant les grilles de lecture culturelles et sociales d'une société rurale et catholique, dont les anciennes peurs du partageux et du révolutionnaire semblent remonter à la surface.

Dans une même veine, les recherches menées ces dernières années par les correspondants départementaux de l'IHTP, dans le cadre de l'enquête collective sur « La Guerre froide vue d'en bas », montrent une « France des terroirs » moins indifférente qu'on ne l'a cru aux enjeux des relations internationales, plus réceptive aux événements survenus à l'étranger, ou, pour le dire autrement, plus « sensible » aux problématiques de la Guerre froide. Cette entrée par la notion de sensibilité³ met l'accent sur les modalités de la réception locale de la Guerre froide, c'est-à-dire les représentations et les imaginaires à travers lesquels les groupes sociaux expriment leurs besoins collectifs, leurs fins réalisables, et entendent donner sens aux événements qu'ils traversent. Au cœur de ce « magma symbolique » se distinguent les « scénarii émotionnels ». C'est le terme que nous donnons ici à l'ensemble des récits collectifs qui permettent aux individus de traduire, de comprendre et de s'approprier le monde qui les entoure, à travers le prisme des affects. Les émotions fonctionnent donc ici non seulement comme des ressources mobilisables par les principaux acteurs politiques et sociaux, mais également comme des cadres cognitifs et normatifs, agissant comme de véritables structures de socialisation.

Trois difficultés doivent être préalablement évoquées : celle, tout d'abord, des sources. Comme toute histoire des sensibilités, celle des émotions exige une certaine lecture des archives, des journaux afin de repérer des arguments discursifs et rhétoriques, des témoignages, des pratiques, des mises en scène exprimant un état affectif particulier, une non-

2. Braud Philippe, *Saint-Hilaire-du Bois, village d'Anjou. Chronique des années 50*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 154.

3. Corbin Alain, « Le vertige des foisonnements. Esquisse panoramique d'une histoire sans nom », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 39-1, janvier-mars 1992, p. 103-126.

indifférence proclamée. L'émotion gît dans le détail, parfois « infâme »⁴, souvent infime, une pépite au milieu d'un océan de faits et de données. Le travail d'objectivation est donc rendu très difficile par l'émiettement des traces et des bribes, par la fluidité des émotions racontées, et conduit l'historien à avancer prudemment sur le chemin d'une approche de type « indiciaire »⁵. La seconde difficulté consiste à louvoyer entre deux écueils : celui de l'anthologie des faits émotionnels, inventaire hétéroclite et sans fin de discours, d'événements qui témoigneraient, par le seul effet de leur compilation, de la présence d'émotions partagées ou suscitées ; celui, inversement, d'une prétention à essentialiser la période autour d'un *Zeitgeist* homogène, un quelconque « esprit » de Guerre froide, comme l'on parle parfois de l'« atmosphère » de la Belle Epoque ou de l'« ambiance » des *sixties*. La troisième difficulté, commune à l'ensemble de cette problématique de la Guerre froide vue d'en bas, mais rendue encore plus prégnante en raison de la nature même de l'objet émotion, est celle de la détermination du périmètre de ce qui relève spécifiquement de la Guerre froide. L'expression sociale et politique des émotions a toujours existé, aucune époque n'en est privée. Dès lors, la question est de savoir ce qu'est une émotion *made in Cold War*, une émotion estampillée Guerre froide. Certes, une période historique n'est jamais chimiquement pure, et brasse des historicités diverses⁶, et cela est aussi vrai lorsque l'on change d'échelle et porte le regard sur le local. Il importera donc de dégager quelques invariants, idiosyncrasies permettant d'attribuer le label de Guerre froide à telle expression émotionnelle, mais aussi de ne pas la désenclaver de ses différents contextes d'énonciation et de mobilisation, de ses héritages et de ses prolongements au-delà de la période.

Afin de surmonter une partie de ces défis, nous avons inscrit notre réflexion dans le sillage des manifestes de Lucien Febvre⁷ ou, plus récemment, des époux Stearns⁸, en souhaitant jeter, très modestement, les bases

4. Collectif Maurice Florence, *Archives de l'infamie*, Paris, Les Prairies ordinaires, 2009.

5. Ginzburg Carlo, « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire », *Le Débat*, 6, 1980, p. 3-44.

6. Pour une récente discussion de la notion, voir Bantigny Ludivine, « Historicités du 20^e siècle. Quelques jalons pour une notion », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 117, janvier-mars 2013, p. 13-25.

7. Febvre Lucien, « La sensibilité et l'histoire : comment reconstituer la vie affective d'autrefois ? », *Annales d'histoire sociale*, 3, janvier-juin 1941, p. 5-20.

8. Stearns Peter and Carol, « Emotionology : Clarifying the History of Emotions and Emotional Standards », *The American Historical Review*, 90, October 1985, p. 813-836. Pour un état de l'historiographie, voir Rosenwein Barbara, « Worrying about Emotions in History », *The American Historical Review*, 107, June 2002, p. 821-845.

d'une « émotionologie » de la Guerre froide, une analyse des attitudes que les sociétés locales ou les groupes sociaux précis entretiennent avec les répertoires émotionnels, au sein des processus de mobilisation et de politisation dans lesquels ils sont engagés. Cela suggère, en premier lieu, de porter l'attention sur les « dispositifs de sensibilisation », c'est-à-dire « l'ensemble des supports matériels, des agencements d'objet, des mises en scène que les militants déploient afin de susciter des réactions affectives qui prédisposent ceux qui les éprouvent à s'engager ou à soutenir la cause défendue »⁹. Cela suppose, également, de s'intéresser aux stratégies, aux enjeux, bref aux éléments les plus dynamiques des écosystèmes émotionnels, afin non seulement de mettre à jour le contenu des répertoires affectifs, les usages qu'en font les divers acteurs politiques et sociaux (élus, militants, journalistes, etc.), mais aussi d'essayer d'identifier les principaux ressorts une éventuelle « économie émotive » de la Guerre froide¹⁰. Deux questions se trouvent ainsi étroitement liées : existe-t-il une grammaire émotionnelle de Guerre froide ? existe-t-il une grammaire émotionnelle de la Guerre froide ? D'un côté, les émotions constitueraient les indices d'une identité historique propre à la Guerre froide, celle-ci pouvant se définir à travers un régime d'émotions particulier ; de l'autre, les émotions agiraient comme des révélateurs de la diversité des appropriations locales de la Guerre froide, de la variété des traductions locales de la conflictualité internationale¹¹.

DE QUELLE GUERRE, LA GUERRE FROIDE EST-ELLE LE NOM ?

L'existence d'une économie émotive de Guerre froide suppose l'identification d'un certain nombre de référentiels qui structurent, déterminent, conditionnent aussi bien les débats sociaux de l'époque, que les discours politiques locaux, les commentaires journalistiques, et dessinent le cadre dans lequel se pensent et s'effectuent la plupart des activités poli-

9. Traïni Christophe (dir.), *Emotions...Mobilisation*, Paris, SciencesPo-Les Presses, 2009, p. 13. Voir également, Goodwin Jeff, Jasper James and Poletta Francesca, (eds), *Passionate Politics. Emotions and social movements*, Chicago and London, University of Chicago Press, 2001.

10. Sur cette notion, voir Wahnich Nathalie, « De l'économie émotive de la Terreur », *Annales HSS*, juillet-août, 2002, 4, p. 889-913.

11. Nous nous inspirons de la méthodologie initiée par William M. Reddy, *The Navigation of Feeling. A Framework for the History of Emotions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

tiques et sociales. De quelle « enveloppe émotionnelle »¹² se draperait la période de Guerre froide ? Ou mieux, quels sont, au niveau local, les cadres sociaux de la sensibilité de Guerre froide ? La période de Guerre froide, longue de plus de quarante ans, n'est certes pas réductible à une dimension unique. On peut toutefois admettre, comme crédible et opératoire, le fait que la Guerre froide, notamment en ses premières années, déroula un récit de guerre. Sous la forme d'abord, d'une réalité guerrière, puisque l'époque fut profondément troublée de conflits internationaux, coloniaux, de guerres civiles dont les images, les narrations remplissaient régulièrement journaux et magazines. Une présence, certes en pointillé de la guerre, mais dont certains théâtres d'opérations concernèrent directement les familles françaises. Récit de guerre, sous la forme, ensuite, d'une mémoire de guerre encore très vive. Non seulement celle du second conflit mondial, mais également celle du premier, dont les témoins et participants étaient encore nombreux dans les années cinquante. La Guerre froide est un immédiat après-guerre. L'expérience de la guerre n'a pas été oubliée, elle fait partie des bagages mémoriels de plusieurs générations, elle se rappelle également à travers les activités des institutions républicaines qui soldent les arriérés judiciaires, policiers et militaires de la guerre. Récit de guerre, sous la forme, enfin, d'une emprise importante des métaphores guerrières. Le discours social des deux premières décennies de la Guerre froide convoque en effet régulièrement le lexique combattant, les valeurs de la bravoure, de la loyauté, ou inversement de la lâcheté et de la trahison. C'est dans ces matrices métaphoriques du fait guerrier, que s'énonce une part importante des discours politiques et journalistiques, que s'opèrent des pratiques militantes, que se légitiment nombre de rituels commémoratifs. Le fait guerrier dicte non seulement son lexique, mais aussi ses normes morales et émotionnelles, à l'ordre politique, culturel et social. Une manière de colorer les faits et les commentaires, une façon d'imposer le cadre des pensées, des jugements et des comportements.

La guerre fonctionne donc comme une sorte de grammaire symbolique et instituante. Elle n'habille pas seulement les discours et les représentations, elle détermine aussi les actions politiques. Le récit guerrier de la Guerre froide se redéploie ainsi en de fréquentes guerres imaginaires, où les ombres portées par le second conflit mondial et les tensions géopolitiques de l'époque se conjuguent, pour embarquer les élites politiques, militaires, scientifiques dans des fantasmes de guerre et des histoires peuplées d'ennemis intérieurs, de saboteurs, de traîtres, d'écrits officiels ou

12. Apostolides Jean-Marie, *Héroïsme et victimisation. Une histoire de la sensibilité*, Paris, Exils, 2003.

secrets saturés de références létales¹³. Les sources locales confirment la présence de ces *narratives* guerriers : les photos de guerre demeurent nombreuses dans la presse locale dans les années 1950, les crispations de la vie politique locale se plaisent à mobiliser les mémoires de la guerre, les politiques municipales de commémoration et d'inauguration fonctionnent comme autant de piqûres de rappel. Cet habitus combattant invite à prolonger la guerre dans les mots, dans les conduites ordinaires, dans les rendez-vous politiques, à recycler les faits sociaux en latences guerrières. Si la Guerre froide est, pour les Français de métropole, une « sortie de guerre », celle-ci continuera toutefois d'emprunter aux symboliques guerrières. D'où, probablement, l'explication de l'ampleur et de l'intensité des expressions sociales et politiques d'affects, directement indexés aux expériences anxiogènes et paroxystiques de la guerre : la peur, la crainte, l'effroi, mais aussi la colère, l'indignation, la joie mauvaise, le ressentiment, l'enthousiasme. Au niveau local, en France, la guerre de la Guerre froide est le plus souvent un fait de langage et de représentation, un lot de métaphores et d'images dont les effets et les usages déterminent en partie l'architecture émotionnelle de l'époque¹⁴. Mais cette guerre par procuration symbolique n'en conduit pas moins les acteurs politiques sociaux à (sur)jouer la guerre, à la mimer, à la mettre en scène, à la dire publiquement. Les émotions représentent, d'une certaine façon, le côté tragique de cette théâtralisation de la guerre par les enjeux de la Guerre froide. Au prisme de l'émotionnel, se vérifie ainsi le double jeu des communautés locales dans leurs rapports à la Guerre froide : le jeu au sens des illusions et des romans collectifs qui participent à l'invention des « communautés imaginées »¹⁵, le jeu au sens des marges de manœuvre dont s'autorisent les sociétés pour « traduire » l'Histoire en histoires locales.

« Les groupes de Cadets de la Résistance et de groupes d'Amis de la Résistance, organisations clandestines dépendant uniquement du PCF dont la formation, minutieusement préparée, étudiée et exécutée a permis de mettre sur pied une force d'intervention redoutable pouvant agir rapidement, suivant les règles de l'art militaire et susceptible de pourvoir à l'encadrement des formations ouvrières », s'inquiètent les Renseignements Généraux lors de la grève des mineurs de 1948 à Saint-Étienne. « Scènes de guerre à Lens », titre la *Voix du nord* du 12 novembre 1947, après une

13. Gray Jesse Glenn, *Au combat. Réflexions sur les hommes à la guerre* [1959], Paris, Taillandier, 2012. Ce livre paraît en pleine Guerre froide dans la même séquence chronologique que les travaux de Stanley Milgram et l'essai de Hannah Arendt sur le procès Eichmann.

14. Carver Terrel and Pikalo Jernej (eds), *Political Language and Metaphor*, London and New York, Routledge, 2008.

15. Anderson Benedict, *L'imaginaire national*, Paris, La Découverte, 1996.

bataille rangée entre les mineurs en grève et les forces de police suppléées par l'armée. « Guerre civile à Budapest », reprennent à l'unisson les médias en octobre 1956 pour informer de l'insurrection hongroise. *L'hubris* de la Guerre froide trouve à se réaliser dans un certain nombre de registres discursifs et matériels que l'on pourrait nommer des « scènes de guerre ». Le registre, tout d'abord, de la conflictualité. L'énonciation du politique relève prioritairement d'une représentation polémologique, où dominent les *topoi* du camp, de la lutte, de l'affrontement. Les soutiens deviennent des alliés, les adversaires, des ennemis. Les programmes électoraux lors des scrutins municipaux se cristallisent, en rangeant leurs projets dans des logiques d'opposition inconciliable. Il est question de vainqueurs et de vaincus, de collabos et de traîtres. La vie démocratique suggère bien entendu l'affrontement partisan et idéologique. Mais la période de Guerre froide inscrit l'idéal de la compétition démocratique dans une « dépendance au sentier » de la guerre, dont le parti communiste constitue le principal maître d'œuvre. C'est en effet lui qui fixe et détermine l'agenda de la conflictualisation, entraînant ses adversaires à en partager les manières de dire et de faire¹⁶.

À ce registre de la conflictualité, s'ajoute celui de la radicalité. La simplification de la scène politique et sociale entre bons et méchants, « sociaux-traîtres » et « bolchéviques sanguinaires », la surenchère des métaphores agonistiques, crée des tensions centrifuges, avec de fréquentes montées aux extrêmes. La vision manichéenne du monde empêche tout compromis, tout consensus ; elle se nourrit de fréquentes imprécations morales qui transforment souvent les clivages politiques en fractures normatives. Vue d'en bas, la Guerre froide est bien une guerre morale qui permet aux acteurs politiques de manipuler et d'affronter en permanence les catégories du Bien et du Mal. La radicalisation favorise l'expression paroxystique des sentiments : la détestation, la haine, la ferveur ; les affects se doivent d'être démonstratifs et excessifs. Le tiède est suspect, alors que l'absolutisme émotionnel, avec sa part indéniable de religiosité, signifie l'intensité des engagements, la pureté des intentions, la vérité des causes défendues.

L'imaginaire guerrier mobilise, enfin, le registre de la brutalité. La proximité de l'expérience de la guerre, les héritages d'un militantisme politique et syndical nourri d'affrontements physiques, un espace public habitué aux rhétoriques pamphlétaires, ont socialisé les Français à une certaine culture de la violence politique dont profitera la conflictualité de Guerre froide. Manifestations, grèves, mobilisations politiques, les répertoires de l'action collective ritualisent des combats sans concession, des oppositions sans

16. Féron Elise et Hastings Michel, *L'imaginaire des conflits communautaires*, Paris, L'Harmattan, 2002.

compromis, des postures in-négociables. Une relative « brutalisation »¹⁷ de la politique impose ses langages (injures, insultes), ses pratiques (batailles rangées, assauts contre les immeubles), ses fantasmes (ennemis de l'intérieur, ravages nucléaires). Cette présence lancinante de l'horizon guerrier imprègne l'ensemble des dispositifs émotionnels en valorisant les affects les plus liés à l'agressivité et à la démesure. Elle favorise surtout l'extraversion des sentiments, l'ensauvagement des conduites, une certaine « physicalité »¹⁸ des pratiques politiques, accréditant ainsi l'impression d'une circulation d'un pathos de Guerre froide.

L'hypothèse d'une grammaire émotionnelle de Guerre froide, principalement articulée autour d'un récit guerrier qu'entretiennent les matrices de la conflictualité, de la radicalité et de la brutalité, mérite toutefois d'être amendée, en tenant compte du jeu complexe des temporalités. Il apparaît, en effet, nécessaire d'introduire ici le facteur chronologique ainsi que l'hypothèse d'un « temps des émotions ». Toutes les enquêtes locales à l'origine de ce livre ont confirmé l'épuisement progressif de la conflictualité et de l'intensité du référentiel belligère. Évidente de la fin des années 1940 à la fin des années 1950, inspirée à la fois par la mémoire vive de la Seconde Guerre mondiale et la logique des blocs qui préside à la Guerre froide, la saturation guerrière des pratiques, des discours et des représentations se résorbe à partir de la seconde moitié des années 1960 pour laisser progressivement la place à de nouvelles valeurs plus iréniques. La deuxième mi-temps de la Guerre froide tourne le dos, en France, aux conflits coloniaux et marque l'entrée du pays dans une période de profondes transformations économiques, sociales et culturelles. Les événements de 1968 et les années de plomb verront, certes, ressurgir la violence politique, mais la Guerre froide, tant à l'échelle internationale que dans ses réceptions locales, se range désormais sous de nouveaux paradigmes, liés à l'entrée de la société française dans l'âge d'une nouvelle modernité, et des relations internationales dans l'ère de la Détente.

DES MOMENTS D'ÉMOTION

Si l'hypothèse d'une économie émotive de Guerre froide doit être avancée avec prudence, il est en revanche plus aisé d'identifier les principaux

17. Mosse Georg, *De la Grande guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 1999.

18. Audouin-Rouzeau Stéphane, *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX^e-XXI^e siècle)*, Paris, Le Seuil, 2008.

moments d'émotion qui scandent la période. À quelle occasion, dans quelles circonstances, sous quelles formes, l'expression sociale des sentiments s'est-elle manifestée avec le plus d'intensité et surtout de significations politiques ? Trois enjeux particuliers semblent avoir reçu un investissement émotionnel fort, et directement imputable aux tensions de la Guerre froide.

Tout d'abord, le travail d'invention des héros. Chaque époque produit et consomme ses propres figures de l'admiration. Elles fonctionnent comme les archétypes exemplaires de qualités sociales et morales positives, facilitant ainsi les phénomènes d'identification et d'appropriation collective. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, l'héroïsme est à l'honneur, sous la forme notamment du résistant martyr et du combattant mort pour la France, dont les scènes locales célèbrent le sacrifice. De nombreuses cérémonies commémorent le souvenir des enfants du pays tombés au combat, morts sous la torture ou fusillés comme otages. Les valeurs de la Résistance exaltent le don de soi, la fraternité d'armes, le sens aigu de l'honneur. Un corpus impressionnant de récits convenus, mais édifiants, s'élabore ainsi à l'occasion des baptêmes de rue, des rassemblements aux monuments aux morts, des remises de prix à la fin de l'année scolaire, des articles de presse consacrés à l'histoire récente de la commune. Il y est toujours question de recueillement grave, de ferveur patriotique, de communion par le souvenir. En temps ordinaires, la célébration du sacrifice de la jeunesse combattante s'inscrit pleinement dans le cadre d'une éthique républicaine déjà ancienne, soucieuse d'unanimité nationale. La Guerre froide offre en revanche l'occasion d'une forte idéologisation de ces rituels. L'héroïsme guerrier fait désormais l'objet d'une surenchère systématique, et se trouve enrôlé par les propagandes politiques, mis au service des formations partisans afin de célébrer leur entre-soi culturel et symbolique. Le héros, résistant et martyr, recyclé par la configuration agonistique de la Guerre froide, prendra ainsi, successivement et alternativement, la forme hagiographique du militant communiste, celle compassionnelle de l'étudiant hongrois luttant contre les chars soviétiques, celle des peuples indigènes luttant contre la colonisation. La Guerre froide introduit donc de nouvelles modalités de circulation des figures de l'admiration, offrant aux différentes parties l'opportunité de reconstruire leurs arbitrages émotionnels. L'accommodement du culte de Jeanne d'Arc aux impératifs idéologiques les plus contradictoires en est une belle illustration.

À cette trajectoire de l'admiration dont les ressources émotionnelles proviennent essentiellement de l'ethos combattant et sacrificiel, s'ajoutent d'autres figures héroïques que la Guerre froide va contribuer à promouvoir dans le cadre de l'émulation géopolitique qui saisit alors les deux camps. Se développe à l'époque, une diplomatie sportive qui fait du champion, le VRP d'un régime politique. Le Département d'État américain conçoit ainsi,

dès le début des années 1950, une politique de « *containment culture* »¹⁹, en affichant notamment à travers ses athlètes les mythes de l'individualisme, de l'excellence du sport amateur, opposés à l'étatisme soviétique et ses athlètes « robotisés ». À ce *soft power* sportif inscrit dans la croisade culturelle des États-Unis contre le communisme²⁰, l'URSS, en entrant en 1952 dans le concert des nations olympiques, répond en diffusant son propre récit de l'athlète, figure saine et porteuse de l'utopie de l'homme nouveau. Les déplacements et invitations de sportifs venus des pays de l'Est donnent lieu dans la presse locale à des commentaires enthousiastes, non seulement sur les performances, mais aussi sur la beauté physique et morale des athlètes. À l'occasion d'une tournée des gymnastes soviétiques à Strasbourg organisée en décembre 1953 par la FSGT et l'Association France-URSS, le spectacle suscite les « applaudissements frénétiques » des spectateurs et les échos y discernent une étape vers la réconciliation des peuples dans l'amour de l'esthétique ! Le cas le plus emblématique est certainement celui d'Emil Zatopek²¹, dont la popularité en France fut considérable, en raison notamment de ses duels fameux avec Alain Mimoun. Au-delà de ses exploits sportifs, c'est son *hexis* corporelle, sa manière de courir, ses célèbres rictus, ses dodelinements de la tête, ses souffrances affichées, son surnom « La locomotive tchèque », qui sont interprétés comme autant de signes d'une identité communiste exemplaire. De manière identique, la tournée en province de Youri Gagarine en 1967, son sourire séducteur, son costume d'aviateur, sa mort accidentelle, suscitent des récits pleins d'admiration, qui exaltent le pionnier de la conquête spatiale en liant son exploit à la promotion des performances scientifiques et morales de l'URSS, aux messages en faveur de la paix, de la jeunesse, du dépassement de soi patriotique²².

La vie politique et culturelle locale est ponctuée de moments participatifs dont les registres émotionnels constituent d'importants facteurs de structuration et de mobilisation. La conflictualité de Guerre froide a souvent exacerbé les tensions, et l'enjeu émotionnel s'est alors imposé, non seule-

19. Nadel Alan, *Containment Culture : American Narratives, Postmodernism and the Atomic Age*, Durham, Duke University Press, 1995.

20. Scott Lucas, *Freedom's War : The US Crusade against the Soviet Union, 1945-1956*, Manchester, Manchester University press, 1999 ; Mitter Rana and Major Patric (eds), *Across the Blocs, Cold War Cultural and Social History*, London, Frank Cass, 2004 ; Gyax Jérôme, « Diplomatie culturelle et sportive américaine : persuasion et propagande durant la guerre froide », *Relations internationales*, 2005/3, 123, p. 87-106.

21. Echenoz Jean, *Courir*, Paris, Les Editions de Minuit, 2008.

22. Jenks Andrew, *The Cosmonaut who couldn't stop smiling*, Chicago, Northern Illinois University Press, 2012.

ment comme modalité de l'action collective, mais aussi comme une finalité même de l'action. L'objectif étant de publiciser une « effervescence collective » et de remporter ainsi la bataille émotive des foules dans l'espace public²³. Une étude fine des grèves, des démonstrations de rue montrerait ce que la participation des citoyens, des militants, doit aux modalités de ralliement à une cause, et notamment la manière dont les manifestations d'émotions concourent à l'édification des causes collectives. Le récit de guerre qui caractérise les premières décennies de Guerre froide, les tensions nées des crises nationales et internationales, déterminent en grande partie les « dispositifs de sensibilisation » mis en œuvre par les acteurs politiques locaux. L'orchestration des indignations constitue ainsi un bel exemple de la façon dont la bipolarisation des émotions se théâtralise. Les événements de Hongrie en 1956 ont suscité des vagues de compassion et de colère, habilement relayées, voire orchestrées, par les agents de la propagande occidentale. La brutalité de la répression, le caractère populaire de la révolte ont permis la diffusion, parfois très doloriste dans ses expressions, d'un sentiment d'empathie à l'égard des « martyrs de Budapest ». Les communistes, après quelques jours de malaise, passeront à l'offensive, jouant la concurrence victimaire, en mettant en avant les martyrs des guerres coloniales menées par le camp de l'impérialisme. En revanche, l'affaire des époux Rosenberg, contrairement à l'intensité des manifestations de protestation qui ont lieu dans les milieux nationaux, ne semble pas extrêmement suivie par des opinions locales, souvent dubitatives face à l'instrumentalisation par le parti communiste. Des études plus ciblées révéleraient certainement les dispositifs de résistance émotionnelle développés par les populations locales, les modalités et ressorts du travail de sélection qu'elles opèrent sur les causes susceptibles ou non de les émouvoir.

Il est classique de définir la Guerre froide comme l'affrontement de deux superpuissances, sorties victorieuses du second conflit mondial, affrontement décliné dans tous les secteurs, idéologique, économique, militaire, culturel, etc. Le caractère « total » de cette opposition a imposé l'image bipolaire des blocs, des camps dressés l'un contre l'autre dans une lutte titanique pour le contrôle du monde. Cet imaginaire internationalisé de la Guerre froide trouve-t-il ses prolongements au niveau local, à travers, là aussi, un renforcement des représentations binaires, des constructions obsidionales où chaque camp ou partie se vit et se pense dans le confort de ses vérités et la détestation de l'autre ? Au vu des différentes enquêtes, il semble bien que la fabrique émotionnelle des camps soit un trait saillant des imaginaires locaux

23. Mariot Nicolas, « Les formes élémentaires de l'effervescence collective ou l'état d'esprit prêté aux foules », *Revue française de science politique*, vol. 51, 5, octobre 2001, p. 707-738.

de Guerre froide. Prenons l'exemple de l'irrigation de l'échelon local par les rhétoriques de l'« anti ». Antiaméricanisme, anticommunisme, antigermanisme constituent en effet un puissant levier discursif et idéologique, qu'il est aisé de repérer dans les discours politiques. Ils génèrent une parole inquiète, souvent haineuse, accompagnée de caricatures, de mises en scènes d'une grande violence symbolique. L'« antisisme », comme idéologie la mieux partagée, traduit dans les énoncés, l'imaginaire guerrier de la Guerre froide, en retravaillant parfois d'anciennes peurs. Ainsi, dans les « terres blanches » de l'ouest de la France, l'anticommunisme s'inspire d'une mémoire longue venue de la Révolution française. Les accents antisémites des attaques communistes contre Jules Moch prolongent certains traits de la culture populaire de gauche²⁴. Elle permet d'activer les expressions de la haine et de la détestation, d'alimenter à moindres frais le couplet de l'ennemi et de l'ami. Les enquêtes départementales montrent clairement que les départements frontaliers puisent dans la proximité géographique avec l'ennemi allemand l'occasion de se montrer plus concernés. Un « antisisme » en permanence réactivé lors de cérémonies ou d'anniversaires de dates significatives, lors des manifestations pendant la Guerre de Corée ou les événements de Hongrie. La Guerre froide, dans son schématisme idéologique, permet d'élaborer un prêt-à-penser de l'autre dans les termes de l'ennemi et favorise la diffusion dans le discours social d'un vocabulaire phobique.

Ce travail d'enrôlement émotionnel dans une configuration « campée » permet à chaque communauté de sentimentaliser son entre-soi. Les émotions sont en effet également pleinement sollicitées pour dessiner les frontières du groupe et en caractériser l'identité sociale²⁵. L'usage des métaphores de l'ennemi procède en retour à l'instauration/restauration d'une fiction communautaire. Le groupe développe alors à son profit une politique d'intense émotivité afin à la fois de se doter d'un « roman sentimental » positif, fait d'enthousiasme, de ferveur, de liesse, de générosité, de courage, et pouvoir ainsi mieux résister aux entreprises de stigmatisation menées par l'ennemi. Il faudrait ici des compétences en psychologie sociale pour mieux restituer ce qui se joue au niveau individuel et collectif dans les groupes, lorsqu'ils travaillent à penser leurs frontières. La Guerre froide, au niveau national et local, a ainsi profondément intensifié et radicalisé l'affectivité partisane en contribuant à l'entretien de leur « roman identitaire ». Celui-ci désigne un univers de reconnaissance qui permet à la fois d'affirmer l'unité interne du groupe partisan et de l'identifier au regard extérieur. La captation des mémoires, résistante et nationale, donne lieu

24. Lejeune Dominique, *La peur du « rouge » en France. Des partageux aux gauchistes*, Paris, Belin 2003.

25. Pagès Max, *La vie affective des groupes*, Paris, Dunod, 1977.

dans les années 1950 à de violents affrontements verbaux et parfois physiques. Le contexte de Guerre froide, son économie émotive, offrent aux militants des différents partis, des opportunités d'action, propices à la circulation des passions politiques, ainsi qu'à la réactivation des jeux de rivalités et de promotions internes. Le travail symbolique des institutions partisans profite de ces moments de forte saturation idéologique où les retours sur le passé, les affrontements politiques, les pesanteurs du social viennent ressourcer « l'esprit de parti ». Le département rural de l'Allier résonne ainsi, dans sa presse locale communiste, de commentaires enthousiastes sur la modernisation de l'agriculture soviétique : « En Hongrie, où de belles maisons blanches remplacent les vieilles masures, la vie devient belle comme dans les contes de fées »²⁶.

Les moments d'émotion qui ponctuent localement la période de Guerre froide ne peuvent bien entendu être recensés de manière exhaustive. Il ressort toutefois des différentes études de cas en notre possession que les stratégies de sensibilisation conduites par les divers acteurs politiques se nouent à des bagages culturels hérités, transmis par des institutions notaires des mémoires locales (partis politiques, associations religieuses ou syndicales). Cette permanente « réinvention de la tradition » en des temps de forte conflictualité rappelle l'importance des managements émotionnels.

LE MANAGEMENT POLITIQUE DES ÉMOTIONS

Il serait en effet faux d'imaginer que les expressions collectives d'affects sont déconnectées des contextes sociaux et surtout des rapports de force en présence. Repérer des traces d'anxiété dans les discours et les comportements ne saurait faire oublier que la peur est d'abord l'effet d'une « administration de la peur », c'est-à-dire d'une orchestration et d'une gestion de celle-ci. Il résulte des enquêtes départementales menées par les correspondants de l'IHTP que la Guerre froide fut une intense période de « politique des émotions ».

La première forme d'appropriation locale des jeux émotionnels, et la plus évidente, est celle menée par les organisations légitimes du champ politique et social (partis, syndicats, associations, conseils municipaux, rédaction de journaux locaux). Une analyse par le bas de la Guerre froide invite donc à prendre en compte avec précision les configurations locales de la vie politique, la nature particulière des enjeux et l'histoire des

26. *Patriote-Valmy*, 3 septembre 1951, cité in Mischi Julian, *Servir la classe ouvrière. Sociabilités militantes au PCF*, Rennes, PUR, 2010, p. 278.

rapports de force. Campagnes électorales, manifestations politiques, fêtes locales sont l'occasion pour les formations politiques de se transformer en entrepreneurs émotionnels, et de prendre position sur le bord des clivages que cultive la période. Le trousseau des émotions devient alors une ressource mobilisable par ces acteurs en vue d'augmenter leurs chances d'atteindre leurs objectifs. Faire peur en dénonçant les menaces des communistes ou des « impérialistes », indigner en pointant les massacres des uns ou des autres, rassurer en évoquant la puissance des soutiens dont on dispose, culpabiliser en rappelant les années sombres de la dernière guerre, etc. Ces moments de « marché émotionnel » ont trouvé pendant la Guerre froide de nombreuses occasions de s'intensifier, en raison de l'emprise d'un récit de guerre, favorable à la radicalisation des sensibilités comme l'illustrent la crainte de la guerre nucléaire et son horizon apocalyptique. Une étude plus spécifique du rôle de l'Église, à une époque où le nombre des pratiquants, notamment dans certaines régions rurales, était encore important, montrerait également que son pouvoir d'influence, via les bulletins paroissiaux, les sermons, les interactions individuelles, mise également sur l'actualité de la Guerre froide pour réactiver les peurs du communisme. Le management des émotions participe à la politisation locale des enjeux comme le montre le dossier très riche des bases américaines et de leurs rapports aux populations autochtones. L'image du soldat américain est ainsi « travaillée » localement par des leaders d'opinion qui voient en lui soit le libérateur d'hier, l'incarnation de la modernité consumériste ou l'artisan de l'occupation impérialiste. Dans ce travail d'appropriation et de traduction institutionnelle, il convient de rappeler le rôle de leadership émotionnel joué par le Parti communiste français. En raison de son organisation interne plus sophistiquée que la plupart des autres formations partisans, de l'intensité de sa militance, de son positionnement dans la vie politique nationale et locale, le PCF donne fréquemment le « la », et son indéniable rôle inducteur crée souvent des effets dynamiques dans l'ensemble des systèmes politiques locaux, obligeant ses adversaires à entrer sur la scène des mobilisations affectives.

Toutefois, la prise en charge des émotions n'est pas le fait des seuls acteurs institutionnels. L'approche par le bas montre également l'importance, dans les années cinquante et soixante notamment, des vecteurs informels et des modes d'énonciation non professionnalisés de la politique. Le travail d'homogénéisation et de nationalisation de l'information par les médias de masse n'a pas encore vraiment commencé, malgré le succès de magazines comme *Paris-Match*. La télévision est encore rare. La vie locale apparaît donc alors pleine de « bruits », une parole ordinaire, incontrôlée, immédiate, voire clandestine. Les anecdotes sont à la fois nombreuses et trop peu étudiées, qui renvoient à des pratiques de commérages,

de ragots ou de cris séditeux. L'espace public local fait entendre un corpus hétéroclite d'allusions, de calomnies, d'insultes et d'injures, de blagues cruelles, dont la collecte est évidemment très complexe, et dont pourtant les enquêtes départementalisées nous livrent quelques traces et indices. Il n'est pas rare par exemple que la réputation d'un candidat à un scrutin municipal soit entachée de soupçons portés par la rumeur²⁷. L'Occupation a terni l'éligibilité naturelle de certaines personnalités locales ; des familles, des noms sont jetés dans l'opprobre par le grand brassage de légitimation que facilitent les tensions de la Guerre froide. La presse locale se fait parfois l'écho de ces informations qui lui échappent, et qui empruntent les chemins plus labiles du bouche à oreille. Les dynamiques émotionnelles ne sont pas absentes de ces échanges dont l'extrême fluidité ne doit pas faire oublier la part tactique de leurs usages, consistant bien souvent à contourner les normes du dire. Les haines recuites transmises de génération en génération, les lourds secrets venus des années sombres de la guerre ou de l'Épuration, ressurgissent parfois au cours d'une rixe, d'une injure, et peuvent donner lieu à des procès judiciaires. Ces pratiques ne sont certes pas nouvelles et constituent au contraire un élément important des pratiques culturelles villageoises. La pénétration locale de la Guerre froide en accentue non seulement la fréquence, mais surtout les effets. La radicalisation de la conflictualité entraîne de nombreuses « histoires locales », à se redéployer dans le champ discursif de la bipolarisation, à reconstruire une partie de leurs interprétations à l'aune de l'actualité immédiate. Dans la ville frontalière d'Halluin, il est ainsi fréquent dans les années 1950 de rouvrir le dossier de Gilbert Declercq, député-maire communiste de la ville, qui quitta le Parti lors du Pacte germano-soviétique, puis vota les pleins pouvoirs au Maréchal Pétain, avant de s'engager dans la Résistance, mais dont les conditions de la disparition (fusillé par la Gestapo ou abattu par les FTP ?) à l'automne 1944 ne cesseront d'alimenter les vicissitudes d'une vie locale, brouillée par les échos de la Guerre froide²⁸.

Il convient, enfin, dans ce bref panorama des politiques locales émotionnelles, d'évoquer les limites et les résistances à la sentimentalisation. Le jeu sur les ressorts émotionnels est certes commode, d'autant plus que l'époque cultive les postures clivées et clivantes. Il ne faudrait toutefois pas en conclure que la mise en œuvre de dispositifs de sensibilisation fonctionne « à tous les coups », et que la montée en pathos garantit systématiquement un effet de soutien à la cause défendue. Comme nous le mentionnions plus haut, une étude des temporalités de la Guerre froide

27. Aldrin Philippe, *Sociologie politique des rumeurs*, Paris, PUF, 2005.

28. Hastings Michel, *Halluin-la-Rouge. Anthropologie d'un communisme identitaire*, Lille, PUL, 1991.

montre une usure, un reflux du référentiel guerrier et des répertoires d'émotions qui l'accompagnent. L'horizon de la guerre s'éloigne lentement, et le milieu des années 60 fait progressivement entrer le monde dans une ère de détente relative. Vue d'en bas, la Guerre froide relâche son emprise. Il devient de plus en plus fréquent d'entendre des élus locaux exprimer leur volonté de sortir du jeu bipolaire, comme en témoignent les succès des discours et programmes dits de troisième force. Le lexique politique fait un usage plus soutenu du terme de « rassemblement ». Comme l'a très bien montré Antoine Compagnon²⁹, les *sixties*, avec leur culte de la jeunesse, leur mythologie de la modernité et de l'émancipation, reconfigurent les attentes sociales et les règles du jeu politique. Le marché des émotions collectives, lui aussi, se transforme comme en témoignent, par exemple, les critiques de plus en plus fréquentes adressées aux acteurs politiques qui continuent d'inscrire leurs discours ou leurs actions trop résolument dans les schémas de la Guerre froide. Gaullistes et communistes sont fréquemment accusés « d'en faire trop », comme si l'emportait désormais le sentiment d'une overdose émotionnelle.

Les répertoires émotionnels participent de la production des biens de signification. À travers eux, les sociétés construisent leurs représentations du monde. La Guerre froide vue d'en bas offre sur ce sujet un double terrain d'observation. Elle permet, dans un premier temps, d'articuler l'histoire d'une époque à celle de ses principales configurations affectives, et de rendre compte ainsi du rôle inducteur des émotions dans les pratiques de la vie locale. « Chaque moment de la vie politique est marqué par la diffusion de multiples messages visant à influencer les attachements et les répugnances, les espoirs et les craintes, les sentiments positifs et négatifs à l'égard des objectifs, des institutions ou des héros de la scène politique [...] Tout se passe comme si, en deçà des phénomènes apparents ou mesurables, la vie politique était aussi soutenue par une histoire plus diffuse et qualitativement repérable, celle des sentiments collectifs et des passions, accompagnant ou interférant avec les pratiques politiques »³⁰. En formulant l'hypothèse d'une économie émotive de Guerre froide, il devient également possible de revisiter les articulations sociales, culturelles et politiques que les sociétés locales entretiennent dans leurs rapports aux événements, à l'histoire qu'elles vivent. L'histoire de la Guerre froide est donc aussi celle, résolument plurielle, de ses appropriations émotionnelles.

29. Compagnon Antoine, « 1966 : annus mirabilis », *Le Débat*, 2012/4, 171, p. 102-116.

30. Ansart Pierre, *La gestion des passions politiques*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1983, p. 11.